

LECTURES DU PÉROU²

AUTEURS PÉRUVIENS
DU XXI^e SIÈCLE

*Nouvelles
et micro-récits*

LECTURES DU PÉROU 2

Lectures d'ailleurs est un projet culturel et pédagogique initié en 2012 sur le web, afin de réunir le partage des compétences et des apprentissages autour d'une passion commune : la littérature en espagnol. Les auteurs de fiction cèdent ainsi leurs droits afin que leur œuvre soit traduite en français par des étudiants en traduction, épaulés par des professionnels, puis diffusée gracieusement auprès des lecteurs francophones. Lectures d'ailleurs fonctionne sur un mode de partage bénévole. C'est un cadeau qui enrichit tout le monde. Que celles et ceux qui y participent se trouvent ici chaleureusement remerciés pour leur générosité, leur enthousiasme et leur énergie.

Des notes biographiques, des entretiens avec les auteurs, les coulisses de l'élaboration de ces traductions se trouvent sur le blog :
lecturesdailleurs.blogspot.com

© Les auteurs (écrivains et traducteurs) réunis ici libèrent leurs œuvres afin de les offrir à leurs lecteurs ; ils en autorisent gratuitement le partage dans le respect du droit international de la propriété intellectuelle. Ils vous remercient de toujours attribuer la paternité (l'auctorialité) de leurs œuvres si vous les partagez. Tous droits d'auteurs (écrivains et traducteurs) réservés. Toute utilisation commerciale interdite. Toute modification interdite.

Édition numérique débutée en 2013 et maintenue par
GearUp Workshop
(gear.up.workshop.f64@gmail.com)

Photo de couverture cc by Dave Austria.

LECTURES DU PÉROU 2

Recueil de nouvelles d'auteurs péruviens

Lectures d'ailleurs
– pour une anthologie vivante de la littérature
hispanophone du XXI^e siècle

Projet de collection et de traduction dirigé par
Caroline Lepage
Professeur des universités (Poitiers)

Volume dirigé par
Caroline Lepage
et Hélène Roy
Maître de conférences (Poitiers)

LUIS M. HERMOZA

Fragment de *La Madre rata*

Traduction de l'espagnol (Pérou)

Julie Sanchez

Manon Tressol

Il savait où elle habitait. Il le savait pour l'avoir suivie plusieurs fois après les cours et, bien qu'il ne nous l'ait jamais avoué, pour l'avoir également accompagnée un jour quasiment jusqu'à chez elle. Avec quelques mensonges, elle avait réussi à se débarrasser de ses sœurs et courut le retrouver dans un coin tranquille proche du collège. Ils marchèrent ensemble sans trop parler, assez peu en fait – de quoi inquiéter n'importe qui, sauf lui qui, sous l'emprise d'une émotion inédite, ne parvenait pas à agir normalement. Au petit matin, toutefois, tout était différent. Le vent et la bruine dissipèrent son ivresse et tentèrent de le réveiller afin qu'il redescende sur terre. En vain. Mamey marchait en se remémorant cette fameuse après-midi, ce qu'il avait fait et ce qu'il avait dit, mais plus encore ce qu'il n'avait pas fait et pas dit. C'était la première fois qu'il accompagnait une fille quelque part, c'était la première fois qu'il ressentait ce genre de choses. Trop de sensations pour agir correctement, pour réagir de la meilleure façon, rapidement, comme à son habitude. Tantôt il s'excusait, tantôt il se blâmait lui-même. À chaque pas, il réfléchissait, se parlait en son for intérieur, là où l'alcool coulait. Au-dehors, il ne cherchait pas à le cacher, Mamey était soûl, il

marchait en zigzag, chancelant d'un côté à l'autre du trottoir. Les rares passants qu'il croisait à cette heure-là pouvaient très bien s'imaginer qu'il était perdu. Or, ils se trompaient. Il savait exactement où il voulait aller.

Lorsque Mamey nous avait laissés, sans crier gare, personne ne s'était posé de questions. Il s'était levé après avoir marmonné quelques mots que personne n'avait entendus ni essayé de déchiffrer, puis il avait passé la porte comme une âme en peine. Ceux d'entre nous qui n'avaient pas complètement la tête à l'envers avaient continué à chanter. Les autres gisaient sur le dos ou sur le ventre, dispersés ici et là dans la pièce, à côté de seaux contenant déjà le vomi de deux ou trois personnes. Depuis le dernier jour de cours, c'était le troisième week-end d'affilée que nous nous réunissions chez l'un d'entre nous. Nous buvions beaucoup d'alcool et nous nous moquions les uns des autres. Pas de temps pour les stupidités, les déceptions amoureuses ou les réflexions profondes. Ou alors au besoin dans la salle de bains, devant le miroir si on ne pouvait pas se retenir après avoir tiré la chasse ou après s'être rincé le vomi en faisant des gargarismes.

Là, enfermé, on pouvait pleurer si on voulait, se lamenter, regarder ses yeux rouges plusieurs minutes, tandis que face au reste du monde rien, face à eux, c'est-à-dire nous, notre état changeait comme par magie, en un claquement de doigts ou après un abracadabra. C'est peut-être pour cela que Mamey s'était levé et était parti sans donner d'explications. Même s'il ne nous avait pas demandé la permission, nous

l'avions laissé partir en plein refrain de *Con Dios y Con el Diablo*, que nous chantions à tue-tête.

*Collège aux grandes portes
Je ne te reverrai plus
Mes histoires dans ta cour sont mortes
Tu ne m'as rien donné de plus
Oh oh oh oh !
Tu ne m'as rien donné de plus*

Après être parti, Mamey avait suivi sa voie ; cela dit, il l'avait probablement fait avant même de se rendre à notre lieu de rendez-vous. En d'autres termes, il l'avait imaginée avant, bien avant de nous avoir tous salués et montré les verres volés qu'il avait rapportés comme si c'étaient des trophées, parce qu'évidemment, personne ne les lui aurait vendus. Bravo, bravo. Tu t'es surpassé, Mamey. T'es le meilleur. Ça, sûr qu'il le savait déjà. Sûr qu'il se doutait de ce qu'il allait faire cette nuit-là. Et même s'il n'en avait pas la certitude absolue, il avait probablement au moins envisagé cette possibilité d'aller la voir, sa copine, pas cette nuit précisément, mais un jour, de sonner à sa porte et de dire très poliment à sa mère : Madame, bonjour, votre fille est-elle ici ? Illico, la nana, elle répondrait : entrez, jeune homme. Et Mamey, qui captivait tous les auditoires grâce à son bagou, n'aurait évidemment aucun mal à la convaincre. Le père serait un peu plus réticent, bien sûr, mais il finirait par céder. Après avoir passé un moment agréable et détendu à parler football, politique et de toutes sortes d'autres choses, elle, sa dia-

blesse, descendrait, toujours aussi belle, et ils les autoriseraient à faire un tour dans le parc, juste devant la maison. À côté des petits garçons qui courraient après leurs ballons, des fillettes et de leurs nourrices, elle lui expliquerait pourquoi elle avait changé d'attitude à son égard aussi brutalement, pourquoi il ne l'avait quasiment pas vue les derniers jours de cours, pourquoi il avait même l'impression qu'elle l'évitait, comme s'il lui avait fait quelque chose de mal. Ça m'a fait beaucoup souffrir, dirait Mamey, tout en comprenant que ses raisons étaient motivées par la tendresse, puis il la rassurerait, il lui dirait même de ne pas s'inquiéter, qu'il n'avait à son égard que de bonnes intentions, rien d'autre, qu'il voulait simplement qu'elle soit sa petite amie pour de vrai : Tu ne vois pas que je suis venu jusqu'ici pour toi et pour me présenter à ta famille ? Y a-t-il meilleure preuve ? Non, admettrait-elle, tête baissée, l'air gêné. Un garçon qui a de bonnes intentions, poursuivrait-il, ne se dérobe jamais. Ne l'oublie pas. Qu'y a-t-il de mal à se laisser porter par ce que l'on ressent ? Ton attitude avec moi, au début, m'a fait penser que toi aussi, tu ressentais quelque chose. C'était même évident et tous mes amis me le disaient, que tu étais attachée à moi autant que moi, je le suis à toi. Comme je n'ai pas pigé ta réaction, je n'ai rien compris du tout.

Toutefois, par moments, la nuit s'intensifiait encore autour de Mamey et frappait son visage endormi par l'alcool, qui lui coulait sous la peau. De sorte qu'il sentait le froid et l'humidité de l'aube ; de sorte que dans le flou où il errait,

il parvenait à apercevoir avec une clarté inattendue ses pieds, ses tennis noires qui avançaient d'un pas chancelant mais rapide sur les trottoirs encore plus irréguliers de Santos Reyes et ensuite, à mesure qu'il progressait, de Jesús María. Son esprit n'avait pas perdu le nord. Av. San Mateo, tout droit jusqu'à Jr. Calvario, puis à droite, continuer jusqu'au bout, traverser toutes les rues sur son chemin, prendre la deuxième à gauche, après l'Av. Mártires de la Resistencia. Après, ce n'était plus très clair, mais sûr qu'en arrivant, il saurait quelle direction choisir. Il ne se perdrait pas. Après tout, cette zone était presque son deuxième quartier, celui voisin du sien, et quel que soit son degré d'ivresse, il saurait toujours à peu près vers où se diriger pour retrouver un endroit plus familier. À peu près là où se trouvaient le nord ou l'ouest.

Ce matin-là, elle se montrait parfois, elle venait et l'accompagnait de loin en loin, elle, et non l'inverse. Tout reprenait vie et Mamey se rassurait. Peu importait que la rue soit seule à deux heures du matin, comme lorsqu'elle est tellement déserte qu'elle rend triste, tellement brillante grâce à l'humidité nocturne. Il ne se lamentait que de temps en temps, à voix haute, tandis qu'il continuait à avancer en zigzag ; retrouvant tant bien que mal la raison, il comprenait qu'il lui restait maintenant moins de chemin à parcourir pour atteindre sa destination, plus que trois pâtés de maisons, puis à gauche. Il se lamentait d'avoir eu aussi peur, d'avoir été incapable de lui prendre la main l'une des nombreuses fois où il en avait eu l'oc-

casion, de lever le bras et de faire semblant de l'enlacer, pour voir sa réaction et savoir ainsi s'il devait poursuivre ou arrêter, poursuivre jusqu'à lui caresser le visage ou l'oreille, jusqu'à caresser ses lèvres et l'embrasser... Alors ça le mettait au fond du trou et il arrêta de rêver. « Tout a foiré là ! », vociférait-il. Putain ! Et il pointait son index vers le sol comme s'il voulait l'y clouer. C'est là que tout a foiré !

Arrivé en face de la maison, de l'autre côté du parc, il la regarda de loin. Elle était grande, mais cette nuit-là, elle paraissait immense. Debout, caché sans l'avoir cherché par les arbustes et les arbres plantés des années auparavant sans ordre précis, il l'observa quelques minutes. La porte en bois sculpté. La façade en pierre qui séparait la maison de la rue. La clôture électrique qui la protégeait sur le dessus du mur. Les fenêtres avec des rideaux qui, plus haut, s'exhibaient comme des vitrines interdites au regard. C'est là qu'elle dormait ; elle dormait derrière l'une de ces fenêtres. Ses oreilles entendaient des rumeurs qui bourdonnaient. Lorsque, soudain, le courage lui fit défaut, il fut sur le point de partir, puis se ravisa. Il se parlait à lui-même, mais à voix haute. Allez, pauvre con, allez. Tu dois lui parler. Il se disait : tu dois lui avouer que tu l'aimes. Il parlait. Et, après avoir douté une fois de plus, il fit le premier pas – un pas de travers –, et tomba à genoux. Mais il se releva et retrouva l'équilibre. Traçant une ligne sinueuse, il traversa le parc, sautant par-dessus les bancs, ignorant les panneaux d'interdiction de marcher sur la pelouse – seuls les ânes vont sur l'herbe ! – et se disant pour lui-

même, à voix haute : allez, pauvre con, allez, tu dois lui avouer que tu l'aimes. En quittant la pelouse et en sautant sur le trottoir, il glissa, cette fois pour de bon ; la rosée, le ciment partiellement humide... enfin bref, ce qui se trouvait là, conspira à lui laisser une cicatrice de plus sur le corps, en l'occurrence sur le tibia. Mais il ne sentit pas la douleur. Il se redressa une fois de plus, presque immédiatement, essayant de dissimuler sa chute, parce qu'il s'imaginait qu'elle l'observait derrière son rideau. Il traversa et s'élança vers la porte, déterminé, entonnant son cri de guerre. Allez, pauvre con, allez ! Tu dois lui avouer que tu l'aimes, que tu l'aimes, que tu l'aimes ! s'époumona-t-il. Et à présent devant la porte en bois, avec ses poings, ses genoux et sa tête, il commença à cogner dessus, s'égratignant contre ses aspérités, contre ses motifs animaliers sculptés, et il brailla de toutes ses forces : Andreaaaaaa, je t'aime, putainnn ! Je t'aaiiime ! – Trois fois de suite.

Si tu nous avais prévenus, Mamey, nous aurions été là avec toi, d'une part pour te faire reconsidérer la question, d'autre part pour te donner du courage et pour monter la garde au cas où, cette fois, les choses tourneraient mal pour toi. Nous aurions été là avec toi pour crier, ensemble, de façon à ce que tout ce foutu quartier nous entende. Pour qu'ils nous entendent tous, y compris elle et ses parents de merde, qui t'ont brisé le cœur cruellement. Andrea, Mamey t'aime, putainnn ! Andrea, espèce de garce, allez, viens sauver notre ami ! Andrea, nymphe démoniaque, va au diable ! Délivre-toi ! Soyez

maudites, toi et ta descendance ! Alors, personne n'aurait empêché ton amour, Mamey, personne, avec nous à côté comme gardes du corps. Mais tu étais seul, seul devant l'énorme porte et face à l'apparente surdité de tous les habitants de cette maison qui n'entendaient pas ton "Andrea, je t'aime putaiiin!" qui, lorsque le silence est retombé dans le quartier, s'est mis à jaillir de plus belle de ton torse, avec toute ta force et ta rage. Mais toi, seul, que pouvais-tu faire de plus ? Ils t'ont frappé, Mamey, ils t'ont cassé la gueule cette nuit-là. Mais ce n'est pas eux, c'est-à-dire ses parents, mais d'autres gens qui ont joué aux agents de police, aux représentants des forces de l'ordre, qui passaient dans le coin et t'ont vu faire du scandale. « Ils voulaient des sensations fortes et avec toi, ils ont été servis. »

Personne n'est sorti, Mamey, personne n'est sorti pour te dire : « Que se passe-t-il, Monsieur, qui cherchez-vous ? » Sûr que les vieux entendaient. Sûr que la petite entendait. Sûr que tout ce foutu quartier entendait. Bordel de merde, Andrea, ouvre-moiii ! Personne n'a allumé la moindre putain d'ampoule. Mais à l'intérieur, sûr qu'elle pleurait, sûr que son vieux lui criait des bêtises : « Tu vois !? Je t'avais dit de ne pas traîner avec ce voyou ! » Et, la main levée, il menaçait de la frapper au visage. Pour le retenir, la vieille posait sa main sur le ventre du vieux lâche qui, de toute façon, ne descendrait jamais, se contentait de faire le fanfaron la lumière éteinte et à voix basse, espérant bien que sa femme l'arrêterait et l'empêcherait de descendre. Sale gamin, laisse donc les

gens dormir !, a crié le couple qui passait dans les environs. *A priori*, ils ne vivaient pas aux alentours, ils se rendaient à une fête plus loin ou ils rentraient à pied chez eux, à peut-être un kilomètre de distance. Mais ils étaient deux, et plus âgés. Et toi, tu étais seul et bourré. Et tu avais quatorze ans. Et en plus tu étais insolent. Eux, ils ont voulu t'apprendre que ça ne se fait pas, qu'on ne doit pas niquer le sommeil des gens pour des prunes, qu'on ne doit pas frapper aux portes des maisons qui ne sont pas la tienne, que crier des grossièretés, c'est mal élevé. Tais-toi, bâtard !, lui as-tu hurlé. Et eux : « qu'est-ce que t'as dit, petit merdeux ? Qu'est-ce que t'as dit !? Viens, espèce de fils de pute, je vais t'apprendre, moi, à respecter les gens ! » Tu n'as pas eu peur, Mamey, tu t'es détourné de la porte et tu t'es précipité vers eux. Tu pensais qu'elle te regardait, qu'elle continuait à te regarder derrière ses rideaux et tu voulais lui prouver que tu n'avais rien d'un lâche. Tu t'es approché et, lorsque tu as été près d'eux, d'un bond, tu t'es jeté sur eux. Tu as donné un bon coup au plus vindicatif, qui était un peu en avant, mais l'autre t'a collé une beigne, deux, efficaces, et ensemble ils t'ont cassé la gueule, ils t'ont bien amoché. Mais ils ne se sont pas comportés comme des ordures. Ils se sont arrêtés quand ils t'ont vu inerte, par terre. Et toi, le cœur au bord des lèvres, à cause de la quantité d'alcool que ton estomac barbouillé contenait encore, tu as eu envie de vomir. Morveux, couillon, t'a balancé l'un d'eux, et, à l'unisson, ils se sont moqués de toi, ils t'ont attrapé par les jambes et les bras et t'ont jeté dans l'herbe sur le ventre,

comme un sac à patates. Alors tu as vomi, tu as rendu la substance que tu gardais depuis des mois, pendant que tes ennemis s'éloignaient en riant. Après, tu t'es traîné jusqu'à des arbustes où tu as essayé de te cacher. Et tu ne t'es pas levé. Tu as perdu ta force et tu es resté sur le dos, les bras étendus, les yeux sur le ciel noir, mais ne regardant rien. Voyant la lune floue tourner comme ta tête tournait, et les étoiles qui ressemblaient à tout sauf à ce qu'elles étaient.

— Je me suis réveillé — nous as-tu expliqué. Nous, nous t'avons entouré et écouté attentivement. Je ne sais pas combien de temps il s'est écoulé, mais sûr que ça n'a pas été long, une demi-heure, une heure. Peut-être. Il faisait encore nuit, nuit noire. Et tu as bu une gorgée de ton verre, un mélange de rhum, de coca et de citron, un cuba libre aussi simple que dégoûtant.

Quand nous nous sommes encore retrouvés pour lire la fois d'après, c'est-à-dire le samedi suivant cet épisode, nous savions tous plus ou moins ce qu'il s'était passé. Nous avons appris qu'on t'avait frappé. Et chacun a raconté l'histoire à sa façon. Mais ce soir-là, tu as voulu nous rassembler autour de toi pour nous rapporter les événements dans les moindres détails, comme tu l'avais annoncé dans ton invitation au rendez-vous.

— La putain de truie, Mamey ! — s'est exclamé Valerio. Si on avait été *avec* toi, on les aurait tués, ces fils de chienne.

— Ben ouais, Mamey, si tu nous avais prévenus, on serait venus à plusieurs. Enfin, qu'est-ce qui t'a pris de faire ça en solo ?...

— Il n'y avait personne lorsque j'ai ouvert les yeux ; j'étais seul, sur le dos, j'entendais le bruit de la nuit contre l'herbe humide.

Tu as toussoté, tu as douté, tu as suspendu ton récit quelques secondes, tu voulais dire quelque chose, mais impossible. Je l'ai remarqué et j'ai voulu t'aider.

— Et après, Mamey ? — ai-je demandé.

Un silence gris s'est abattu sur nous et on s'est regardés les uns les autres. C'est là que tu t'es décidé.

— Ben alors, je me suis rendu compte... que je bandais — as-tu dit.

Personne n'a pu se retenir et on s'est mis à se marrer. Quelques-uns ont carrément éclaté de rire et ont commencé à taper sur la table et à s'emballer.

— Qu'est-ce que tu dis, Mamey ?

— Quoi ?

— T'es dingue, Mamey !

Mais la plupart d'entre nous est restée sans voix.

— Putain, Mamey, arrête de déconner ! — s'est écrié Forêt-Noire quand il est parvenu à cesser de rigoler. T'essayes de nous faire avaler qu'on t'a battu, que t'as dégueulé, que tu t'es endormi et qu'à ton réveil, t'avais la trique, c'est ça ?

Tu l'as regardé, super sérieux, les sourcils légèrement froncés. Il l'a bouclée.

— Ouais, c'est vrai ! — as-tu assuré. Tu as posé ta main sur ton cœur. « Je le jure sur la tête de ma mère ! »

Après ça, peu à peu, on n'a plus douté, parce qu'on savait à quel point ta mère était sacrée pour toi, qu'avec elle, tu plaisantais jamais.

Et t'as poursuivi.

— Je sais pas de quels putains de trucs j'ai bien pu rêver, j'arrive pas à me le rappeler, mais en me réveillant, j'étais super chaud... Je voulais baiser ! Je bandais ! Je me suis assis dans l'herbe et j'ai de nouveau regardé sa maison. Elle était plongée dans le silence. Et elle, elle était là-bas, elle dormait derrière l'une de ces fenêtres, vous me comprenez ?

On n'a pas compris.

— Putain, je vous jure que j'ai pas supporté... Je bandais ! Vous me comprenez, non ?

Foutu Mamey, on ne comprenait pas, non !

— Je suis allé derrière des arbustes pour mieux me cacher. Je me suis agenouillé et de là, les yeux fixés sur sa fenêtre, l'une des deux qui donnent sur la rue, peu importe laquelle puisque, sachant qu'elle devait être derrière l'une ou l'autre, j'alternais, j'ai déboutonné mon pantalon, j'ai ouvert ma braguette et j'ai éjaculé. Mamey plongea le nez dans son verre à moitié vide. Nous, nous observâmes un long silence. Là, plus personne n'avait de doute sur ce qu'il racontait. Nous le regardâmes tous : Charlemagne, Valerio, Forêt-Noire, le Chinois, Cebolla, Toño, Corradi, Kanashiro, etc. Sa posture, tête baissée dans son verre, était celle de la honte. Quand il releva le visage pour nous regarder, nous remarquâmes qu'il était tout rouge. Il but ce qu'il restait de sa boisson d'un trait et, après avoir détaillé chacun de nous, il lâcha une phrase entrecoupée, hésitant :

— Putain, c'était bon, comme si je me l'étais tirée.

Ça déclencha notre hilarité, qui se mua vite en

moquerie. T'es fou, mon salaud ! Ben faut pas se gêner, Mamey, faut pas se gêner ! Et on ne s'arrêta pas, ça dura plusieurs minutes. L'un de nous était plié en deux. Un autre se tapait le front. Valerio donna à Mamey une bourrade sur la nuque sans cesser de rire. Mamey, lui, avait les larmes aux yeux ; il avait sûrement envie de pleurer, mais notre réaction l'en empêcha.

« Mais qu'on lui reserve donc à boire pour qu'il arrête de débiter des conneries ! », ordonna Tonio. Les amis, c'est là pour ça (sinon, pour quoi, hein ?), éviter que nos potes chialent pour des conneries. Je sais que tu as vachement souffert, Mamey, et que nous raconter ça, ça a été comme une sorte de purge personnelle. Et c'est pour ça que tu nous as fait tout ce petit cérémonial, en parlant comme si t'étais un adulte. Je sais que t'as ressenti un vide, Mamey, que ça a été le premier grand vide que t'as ressenti dans ta vie. Les autres, ceux qui ont suivi, lui ont emboîté le pas en suivant la même ligne. Ainsi, ça s'est transformé en un sentiment qui, depuis, de loin en loin, vient et t'accompagne intérieurement. Le premier vide est le plus douloureux, le pire, parce qu'inexplicable, incompréhensible et nouveau ; raison pour laquelle nous nous le rappelons. Et si tu ne te le rappelais pas, si pour une raison x ou y ça te sortait de la tête, je te rafraîchirais la mémoire, Mamey – car je sais que tu liras ce livre. Je te le rappelle pour que tu sois saisi par la nostalgie et que grâce à cela, tu te souviennes de nous, des moments qu'on a partagés au cours de notre stupide adolescence. Et si cette nuit-là, où tu nous as raconté tout ça, on a un peu gardé le ton sérieux que t'as voulu

donner à ton récit, le samedi d'après, ça a changé : on n'a parlé que de ce que t'avais osé nous raconter et on s'est bien foutus de toi avec ça. Mais toi, tu as pris sur toi. Après tout, nous étions tes amis, qui t'aidaient de cette façon-là, Mamey, à désacraliser l'amour que tu as probablement toi-même inventé, qui n'a peut-être jamais existé et t'a conduit à la folie. Pour nous tous, Mamey, t'as été le taré du parc, l'obsédé de la forêt, le branleur du bois, le malade du fourré, et *tutti quanti*. On t'a donné des dizaines de surnoms inspirés de ton histoire. Tout le monde, moi compris. Pour nous, tu faisais partie de ceux qui sentent l'herbe et qui ont la trique. On t'apportait parfois des feuilles fraîches et vertes de géraniums, de coquelicot ou tout simplement du gazon et on te les jetait à la figure pour te donner envie, pensait-on, et on ne te foutait jamais la paix. On se servait de ton histoire pour se marrer. Mais je ne fais pas allusion à la fille, qu'apparemment nous avons tous oubliée rapidement, toi compris. Je fais plus spécifiquement allusion à la branlette, à la branlette brutale, devant chez elle, quand t'as fécondé les feuilles des arbustes qui l'ont vue grandir, le gazon sur lequel elle marchait ou bien déposait son cul en s'asseyant. Pour moi, en moi, en mon for intérieur, Mamey, plus qu'un prétexte facile pour t'emmerder ou te clouer le bec quand tu me cherchais, ta confession a eu pour conséquence que de Mamey le dingue, tu t'es transformé en Mamey le putain de roi cinglé, que j'admirais et qui méritait tout mon respect, le putain de roi capable de s'aventurer sur les terrains sinueux et énigmatiques

des filles, ces diablasses qui rendent fous tant de gens et sont cause de leur perte, capable de sonner à leurs portes, de crier leurs prénoms dans les parcs à deux heures du matin.